

# HAN D'ISLANDE

A scenic landscape of Iceland. In the foreground, a small coastal town is nestled on a rocky peninsula. The houses are painted in various colors, including black, white, and blue. A road winds through the town. The water is a deep blue, and the sky is a mix of light blue and white clouds. In the background, there are large, rugged mountains with patches of snow. The overall atmosphere is serene and beautiful.

VICTOR HUGO

# Sommaire

Chapitre I  
Chapitre II  
Chapitre III  
Chapitre IV  
Chapitre V  
Chapitre VI  
Chapitre VII  
Chapitre VIII  
Chapitre IX  
Chapitre X  
Chapitre XI  
Chapitre XII  
Chapitre XIII  
Chapitre XIV  
Chapitre XV  
Chapitre XVI  
Chapitre XVII  
Chapitre XVIII  
Chapitre XIX  
Chapitre XX  
Chapitre XXI  
Chapitre XXII  
Chapitre XXIII  
Chapitre XXIV

Chapitre XXV  
Chapitre XXVI  
Chapitre XXVII  
Chapitre XXVIII  
Chapitre XXIX  
Chapitre XXX  
Chapitre XXXI  
Chapitre XXXII  
Chapitre XXXIII  
Chapitre XXXIV  
Chapitre XXXV  
Chapitre XXXVI  
Chapitre XXXVII  
Chapitre XXXVIII  
Chapitre XXXIX  
Chapitre XL  
Chapitre XLI  
Chapitre XLII  
Chapitre XLIII  
Chapitre XLIV  
Chapitre XLV  
Chapitre XLVI  
Chapitre XLVII  
Chapitre XLVIII  
Chapitre XLIX  
Chapitre L  
Conclusion



*L'avez-vous vu ? qui est-ce qui l'a vu ? - Ce n'est pas moi. -  
Qui donc ? - Je n'en sais rien.*

*STERNE, Tristram Shandy.*

- Voilà où conduit l'amour, voisin Niels, cette pauvre Guth Stersen ne serait point là étendue sur cette grande pierre noire, comme une étoile de mer oubliée par la marée, si elle n'avait jamais songé qu'à reclouer la barque ou à raccommoder les filets de son père, notre vieux camarade. Que saint Usuph le pêcheur le console dans son affliction !

- Et son fiancé, reprit une voix aiguë et tremblotante, Gill Stadt, ce beau jeune homme que vous voyez tout à côté d'elle, n'y serait point, si, au lieu de faire l'amour à Guth et de chercher fortune dans ces maudites mines de Røeraas, il avait passé sa jeunesse à balancer le berceau de son jeune frère aux poutres enfumées de sa chaumière.

Le voisin Niels, à qui s'adressait le premier interlocuteur, interrompit : - Votre mémoire vieillit avec vous, mère Olly ; Gill n'a jamais eu de frère, et c'est en cela que la douleur de la pauvre veuve Stadt doit être plus amère, car sa cabane est maintenant tout à fait déserte ; si elle veut regarder le ciel pour se consoler, elle trouvera entre ses yeux et le ciel son vieux toit, où pend encore le berceau vide de son enfant, devenu grand jeune homme, et mort.

- Pauvre mère ! reprit la vieille Olly, car pour le jeune homme, c'est sa faute ; pourquoi se faire mineur à Røeraas ?

- Je crois en effet, dit Niels, que ces infernales mines nous prennent un homme par ascalin de cuivre qu'elles nous donnent. Qu'en pensez-vous, compère Braal ?

- Les mineurs sont des fous, repartit le pêcheur. Pour vivre, le poisson ne doit pas sortir de l'eau, l'homme ne doit pas entrer en terre.

- Mais, demanda un jeune homme dans la foule, si le travail des mines était nécessaire à Gill Stadt pour obtenir sa fiancée ?...

- Il ne faut jamais exposer sa vie, interrompit Olly, pour des affections qui sont loin de la valoir et de la remplir. Le beau lit de noces en effet que Gill a gagné pour sa Guth.

- Cette jeune femme, demanda un autre curieux, s'est donc noyée en désespoir de la mort de ce jeune homme ?

- Qui dit cela ? s'écria d'une voix forte un soldat qui venait de fendre la presse. Cette jeune fille, que je connais bien, était en effet fiancée à un jeune mineur écrasé dernièrement par un éclat de rocher dans les galeries souterraines de Storwaadsgrube, près Røeraas ; mais elle était aussi la maîtresse d'un de mes camarades ; et comme avant-hier elle voulut s'introduire à Munckholm furtivement pour y célébrer avec son amant la mort de son fiancé, la barque qui la portait chavira sur un écueil, et elle s'est noyée.

Un bruit confus de voix s'éleva : - Impossible, seigneur soldat, criaient les vieilles femmes ; les jeunes se taisaient ; et le voisin Niels rappelait malignement au pêcheur Braal sa grave sentence : « Voilà où conduit l'amour ! » Le militaire allait se fâcher sérieusement contre ses contradicteurs femelles ; il les avait déjà appelées *vieilles sorcières de la grotte de Quiragoth*, et elles n'étaient pas disposées à endurer patiemment une si grave insulte, quand une voix aigre et impérieuse, criant *paix, paix, radoteuses !* vint mettre fin au débat. Tout se tut, comme lorsque le cri subit d'un coq s'élève parmi les glapissements des poules.

Avant de raconter le reste de la scène, il n'est peut-être pas inutile de décrire le lieu où elle se passait ; c'était - le lecteur l'a sans doute déjà deviné - dans un de ces édifices lugubres que la pitié publique et la prévoyance sociale

consacrent aux cadavres inconnus, dernier asile de morts qui la plupart ont vécu malheureux ; où se pressent le curieux indifférent, l'observateur morose ou bienveillant, et souvent des amis, des parents éplorés, à qui une longue et insupportable inquiétude n'a plus laissé qu'une lamentable espérance. À l'époque déjà loin de nous, et dans le pays peu civilisé où j'ai transporté mon lecteur, on n'avait point encore imaginé, comme dans nos villes de boue et d'or, de faire de ces lieux de dépôt des monuments ingénieusement sinistres et élégamment funèbres. Le jour n'y descendait pas à travers une ouverture de forme tumulaire, le long d'une voûte artistement sculptée, sur des espèces de couches où l'on semble avoir voulu laisser aux morts quelques-unes des commodités de la vie, et où l'oreiller est marqué comme pour le sommeil. Si la porte du gardien s'entrouvrait, l'œil, fatigué par des cadavres nus et hideux, n'avait pas, comme aujourd'hui, le plaisir de se reposer sur des meubles élégants et des enfants joyeux. La mort était là dans toute sa laideur, dans toute son horreur ; et l'on n'avait point encore essayé de parer son squelette décharné de pompons et de rubans.

La salle où se trouvaient nos interlocuteurs était spacieuse et obscure, ce qui la faisait paraître plus spacieuse encore ; elle ne recevait de jour que par la porte carrée et basse qui s'ouvrait sur le port de Drontheim, et une ouverture grossièrement pratiquée dans le plafond, d'où une lumière blanche et terne tombait avec la pluie, la grêle ou la neige, selon le temps, sur les cadavres couchés directement au-dessous. Cette salle était divisée dans sa largeur par une balustrade de fer à hauteur d'appui. Le public pénétrait dans la première partie par la porte carrée ; on voyait dans la seconde six longues dalles de granit noir, disposées de front et parallèlement. Une petite porte latérale servait, dans chaque section, d'entrée au gardien et à son aide, dont le logement remplissait les derrières de l'édifice, adossé à la mer. Le mineur et sa fiancée

occupaient deux des lits de granit ; la décomposition s'annonçait dans le corps de la jeune fille par les larges taches bleues et pourprées qui couraient le long de ses membres sur la place des vaisseaux sanguins. Les traits de Gill paraissaient durs et sombres ; mais son cadavre était si horriblement mutilé, qu'il était impossible de juger si sa beauté était aussi réelle que le disait la vieille Olly.

C'est devant ces restes défigurés qu'avait commencé, au milieu de la foule muette, la conversation dont nous avons été le fidèle interprète.

Un grand homme, sec et vieux, assis les bras croisés et la tête penchée sur un débris d'escabelle dans le coin le plus noir de la salle, n'avait paru y prêter aucune attention jusqu'au moment où il se leva subitement en criant : Paix, paix, radoteuses ! et vint saisir le bras du soldat.

Tout le monde se tut ; le soldat se retourna et partit d'un brusque éclat de rire à la vue de son singulier interrupteur, dont le visage hâve, les cheveux rares et sales, les longs doigts et le complet accoutrement de cuir de renne, justifiaient amplement un accueil aussi gai. Cependant un murmure s'élevait dans la foule des femmes, un moment interdites : - C'est le gardien du Spladgest. - Cet infernal concierge des morts ! - Ce diabolique Spiagudry ! - Ce maudit sorcier...

- Paix, radoteuses, paix ! Si c'est aujourd'hui jour de sabbat, hâtez-vous d'aller retrouver vos balais ; autrement ils s'envoleront tout seuls. Laissez en paix ce respectable descendant du dieu Thor.

Puis Spiagudry, s'efforçant de faire une grimace gracieuse, adressa la parole au soldat :

- Vous disiez, mon brave, que cette misérable femme...

- Le vieux drôle ! murmura Olly ; oui, nous sommes pour lui de *misérables femmes*, parce que nos corps, s'ils tombent en ses griffes, ne lui rapportent à la taxe que trente ascalins, tandis qu'il en reçoit quarante pour la méchante carcasse d'un homme.

- Silence, vieilles ! répéta Spiagudry. En vérité, ces filles du diable sont comme leurs chaudières ; lorsqu'elles s'échauffent, il faut qu'elles chantent. Dites-moi, vous, mon vaillant roi de l'épée, votre camarade, dont cette Guth était la maîtresse, va sans doute se tuer du désespoir de l'avoir perdue ?...

Ici éclata l'explosion longtemps comprimée. - Entendez-vous le mécréant, le vieux païen ? crièrent vingt voix aigres et discordantes ; il voudrait voir un vivant de moins, à cause des quarante ascalins que lui rapporte un mort.

- Et quand cela serait ? reprit le concierge du Spladgest, notre gracieux roi et maître Christiern V, que saint Hospice bénisse, ne se déclare-t-il pas le protecteur né de tous les ouvriers des mines, afin, lorsqu'ils meurent, d'enrichir son trésor royal de leurs chétives dépouilles ?

- C'est faire beaucoup d'honneur au roi, répliqua le pêcheur Braal, que de comparer le trésor royal au coffre-fort de votre charnier, et lui à vous, voisin Spiagudry.

- Voisin ! dit le concierge, choqué de tant de familiarité ; votre voisin ! dites plutôt votre hôte, car il se pourrait bien faire que quelque jour, mon cher citoyen de la barque, je vous prêtasse pour une huitaine de jours un de mes six lits de pierre. Au reste, ajouta-t-il en riant, si je parlais de la mort de ce soldat, c'était simplement pour voir se perpétuer l'usage du suicide dans les grandes et tragiques passions que ces dames ont coutume d'inspirer.

- Eh bien ! grand cadavre gardien de cadavres, dit le militaire, où en veux-tu donc venir avec ta grimace aimable qui ressemble si bien au dernier éclat de rire d'un pendu ?

- À merveille, mon vaillant ! répondit Spiagudry, j'ai toujours pensé qu'il y avait plus de facultés spirituelles sous le casque du gendarme Thurn, qui vainquit le diable avec le sabre et la langue, que sous la mitre de l'évêque Isleif, qui a fait l'histoire d'Islande, ou sous le bonnet carré du professeur Shoëning, qui a décrit notre cathédrale.

- En ce cas, si tu m'en crois, mon vieux sac de cuir, tu laisseras là les revenus du charnier, et tu iras te vendre au cabinet de curiosités du vice-roi, à Berghen. Je te jure, par saint Belphégor, qu'on y paye au poids de l'or les animaux rares ; mais dis, que veux-tu de moi ?

- Quand les corps qu'on nous apporte ont été trouvés dans l'eau, nous sommes obligés de céder la moitié de la taxe aux pêcheurs. Je voulais donc vous prier, illustre héritier du gendarme Thurn, d'engager votre infortuné camarade à ne point se noyer, et à choisir quelque autre genre de mort ; la chose doit lui être indifférente, et il ne voudrait pas faire tort en mourant au malheureux chrétien qui donnera l'hospitalité à son cadavre, si toutefois la perte de Guth le pousse à cet acte de désespoir.

- C'est ce qui vous trompe, mon charitable et hospitalier concierge, mon camarade n'aura point la satisfaction d'être reçu dans votre appétissante auberge à six lits. Croyez-vous qu'il ne se soit pas déjà consolé avec une autre valkyrie, de la mort de celle-là ? Il y a, par ma barbe, bien longtemps qu'il était las de votre Guth.

À ces mots l'orage, que Spiagudry avait un moment détourné sur sa tête, revint fondre plus terrible que jamais sur le malencontreux soldat.

- Comment, misérable drôle, criaient les vieilles, c'est ainsi que vous nous oubliez ! mais aimez donc maintenant ces vauriens-là !

Les jeunes se taisaient encore ; quelques-unes même trouvaient, bien malgré elles, que ce mauvais sujet avait assez bonne mine.

- Oh ! oh ! dit le soldat, est-ce donc une répétition du sabbat ? le supplice de Belzébuth est bien effroyable s'il est condamné à entendre de pareils chœurs une fois par semaine !

On ne sait comment cette nouvelle bourrasque se serait passée, si en ce moment l'attention générale n'eût été entièrement absorbée par un bruit venu du dehors. La

rumeur s'accrut progressivement, et bientôt un essaim de petits garçons demi-nus, criant et courant autour d'une civière voilée et portée par deux hommes, entra tumultueusement dans le Spladgest.

- D'où vient cela ? demanda le concierge aux porteurs.
- Des grèves d'Urchtal.
- Oglypiglap ! cria Spiagudry.

Une des portes latérales s'ouvrit, un petit homme de race lapone, vêtu de cuir, se présenta, fit signe aux porteurs de le suivre ; Spiagudry les accompagna, et la porte se referma avant que la multitude curieuse eût eu le temps de deviner, à la longueur du corps posé sur la civière, si c'était un homme ou une femme.

Ce sujet occupait encore toutes les conjectures, quand Spiagudry et son aide reparurent dans la seconde salle, portant un cadavre d'homme, qu'ils déposèrent sur l'une des couches de granit.

- Il y a longtemps que je n'avais touché d'aussi beaux habits, dit Oglypiglap ; puis, hochant la tête et se haussant sur la pointe des pieds, il accrocha au-dessus du mort un élégant uniforme de capitaine. La tête du cadavre était défigurée et les autres membres couverts de sang ; le concierge l'arrosa plusieurs fois avec un vieux seau à demi brisé.

- Par saint Belzébuth ! cria le soldat, c'est un officier de mon régiment ; voyons, serait-ce le capitaine Bollar... de douleur d'avoir perdu son oncle ? Bah ! il hérite. - Le baron Randmer ? il a risqué hier sa terre au jeu, mais demain il la regagnera avec le château de son adversaire. - Serait-ce le capitaine Lory, dont le chien s'est noyé ? ou le trésorier Stunck, dont la femme est infidèle ? - Mais, vraiment, je ne vois point dans tout cela de motif pour se faire sauter la cervelle.

La foule croissait à chaque instant. En ce moment un jeune homme qui passait sur le port, voyant cette affluence de peuple, descendit de cheval, remit la bride aux mains du

domestique qui le suivait, et entra dans le Spladgest. Il était vêtu d'un simple habit de voyage, armé d'un sabre et enveloppé d'un large manteau vert ; une plume noire, attachée à son chapeau par une boucle de diamants, retombait sur sa noble figure et se balançait sur son front élevé, ombragé de longs cheveux châains ; ses bottines et ses éperons, souillés de boue, annonçaient qu'il venait de loin.

Lorsqu'il entra, un homme petit et trapu, enveloppé comme lui d'un manteau, et cachant ses mains sous des gants énormes, répondait au soldat :

- Et qui vous dit qu'il s'est tué ? Cet homme ne s'est pas plus suicidé, j'en répons, que le toit de votre cathédrale ne s'est incendié de lui-même.

Comme la bisaiguë fait deux blessures, cette phrase fit naître deux réponses.

- Notre cathédrale ! dit Niels, on la couvre maintenant en cuivre. C'est ce misérable Han qui, dit-on, y a mis le feu, pour faire travailler les mineurs, parmi lesquels se trouvait son protégé Gill Stadt, que vous voyez ici.

- Comment diable ! s'écriait de son côté le soldat, m'oser soutenir à moi, second arquebusier de la garnison de Munckholm, que cet homme-là ne s'est pas brûlé la cervelle !

- Cet homme est mort assassiné, reprit froidement le petit homme.

- Mais écoutez donc l'oracle ! Va, tes petits yeux gris ne voient pas plus clair que tes mains sous les gros gants dont tu les couvres au milieu de l'été.

Un éclair brilla dans les yeux du petit homme.

- Soldat ! prie ton patron que ces mains-là ne laissent pas un jour leur empreinte sur ton visage.

- Oh ! sortons ! cria le soldat enflammé de colère. Puis, s'arrêtant tout à coup : Non, dit-il, car il ne faut point parler de duel devant des morts. Le petit homme grommela quelques mots dans une langue étrangère et disparut.

Une voix s'éleva : - C'est aux grèves d'Urchtal qu'on l'a trouvé.

- Aux grèves d'Urchtal ? dit le soldat ; le capitaine Dispolsen a dû y débarquer ce matin, venant de Copenhague.

- Le capitaine Dispolsen n'est point encore arrivé à Munckholm, dit une autre voix.

- On dit que Han d'Islande erre actuellement sur ces plages, reprit un quatrième.

- En ce cas, il est possible que cet homme soit le capitaine, dit le soldat, si Han est le meurtrier ; car chacun sait que l'islandais assassine d'une manière si diabolique, que ses victimes ont souvent l'apparence de suicidés.

- Quel homme est-ce donc que ce Han ? demanda-t-on.

- C'est un géant, dit l'un.

- C'est un nain, dit l'autre.

- Personne ne l'a donc vu ? reprit une voix.

- Ceux qui le voient pour la première fois le voient aussi pour la dernière.

- Chut ! dit la vieille Olly ; il n'y a, dit-on, que trois personnes qui aient jamais échangé des paroles humaines avec lui : ce réprouvé de Spiagudry, la veuve Stadt, et... - mais il a eu malheureuse vie et malheureuse mort - ce pauvre Gill, que vous voyez ici. Chut !

- Chut ! répéta-t-on de toutes parts.

- Maintenant, s'écria tout à coup le soldat, je suis sûr que c'est en effet le capitaine Dispolsen ; je reconnais la chaîne d'acier que notre prisonnier, le vieux Schumacker, lui donna en don à son départ.

Le jeune homme à la plume noire rompit vivement le silence : - Vous êtes sûr que c'est le capitaine Dispolsen ?

- Sûr, par les mérites de saint Belzébuth ! dit le soldat.

Le jeune homme sortit brusquement.

- Fais avancer une barque pour Munckholm, dit-il à son domestique.

- Mais, seigneur, et le général ?...

- Tu lui mèneras les chevaux. J'irai demain. Suis-je mon maître ou non ? Allons, le jour baisse ; et je suis pressé, une barque.

Le valet obéit et suivit quelque temps des yeux son jeune maître, qui s'éloignait du rivage.



*Je m'assiérai près de vous, tandis que vous raconterez quelque histoire agréable pour tromper le temps.*

*MATURIN, Bertram.*

Le lecteur sait déjà que nous sommes à Drontheim, l'une des quatre principales villes de la Norvège, bien qu'elle ne fût pas la résidence du vice-roi. À l'époque où cette histoire se passe - en 1699 - le royaume de Norvège était encore uni au Danemark et gouverné par des vice-rois, dont le séjour était Berghen, cité plus grande, plus méridionale et plus belle que Drontheim, en dépit du surnom de mauvais goût que lui donnait le célèbre amiral Tromp.

Drontheim offre un aspect agréable lorsqu'on y arrive par le golfe auquel cette ville donne son nom ; le port assez large, quoique les vaisseaux n'y entrent pas aisément en tout temps, ne présentait toutefois alors que l'apparence d'un long canal, bordé à droite de navires danois et norvégiens, à gauche de navires étrangers, division prescrite par les ordonnances. On voit dans le fond la ville assise sur une plaine bien cultivée, et surmontée par les hautes aiguilles de sa cathédrale. Cette église, un des plus beaux morceaux de l'architecture gothique, comme on peut en juger par le livre du professeur Shœnning - si savamment cité par Spiagudry - qui la décrivit avant que de fréquents incendies ne l'eussent ravagée, portait sur sa flèche principale la croix épiscopale, signe distinctif de la cathédrale de l'évêché luthérien de Drontheim. Au-dessus de la ville, on aperçoit dans un lointain bleuâtre les cimes

blanches et grêles des monts de Kole, pareilles aux fleurons aigus d'une couronne antique.

Au milieu du port, à une portée de canon du rivage, s'élève, sur une masse de rochers battus des flots, la solitaire forteresse de Munckholm, sombre prison qui renfermait alors un captif célèbre par l'éclat de ses longues prospérités et de ses rapides disgrâces.

Schumacker, né dans un rang obscur, avait été comblé des faveurs de son maître, puis précipité du fauteuil de grand-chancelier de Danemark et de Norvège sur le banc des traîtres, puis traîné sur l'échafaud, et de là jeté par grâce dans un cachot isolé à l'extrémité des deux royaumes. Ses créatures l'avaient renversé, sans qu'il eût droit de crier à l'ingratitude. Pouvait-il se plaindre de voir se briser sous ses pieds des échelons qu'il n'avait placés si haut que pour s'élever lui-même ?

Celui qui avait fondé la noblesse en Danemark voyait, du fond de son exil, les grands qu'il avait faits se partager ses propres dignités. Le comte d'Ahlefeld, son mortel ennemi, était son successeur comme grand-chancelier ; le général Arensdorf disposait, comme grand maréchal, des grades militaires ; et l'évêque Spollyson exerçait la charge d'inspecteur des universités. Le seul de ses ennemis qui ne lui dût pas son élévation était le comte Ulric-Frédéric Guldenlew, fils naturel du roi Frédéric III, vice-roi de Norvège ; c'était le plus généreux de tous.

C'est vers le triste rocher de Munckholm que s'avancait assez lentement la barque du jeune homme à la plume noire. Le soleil baissait rapidement derrière le château-fort isolé, dont la masse interceptait ses rayons, déjà si horizontaux que le paysan des collines lointaines et orientales de Larsynn pouvait voir se promener près de lui, sur les bruyères, l'ombre vague de la sentinelle placée sur le donjon le plus élevé de Munckholm.



*Ah ! mon cœur ne pouvait être plus sensiblement blessé !...  
Un jeune homme sans mœurs... il a osé la regarder ! ses  
regards souillaient sa pureté. Claudia ! cette seule pensée  
me met hors de moi.*

*LESSING.*

- Andrew, allez dire que dans une demi-heure on sonne le couvre-feu. Sorsyll relèvera Duckness à la grande herse, et Maldivius montera sur la plate-forme de la grosse tour. Qu'on veille attentivement du côté du donjon du Lion de Slesvig. Ne pas oublier à sept heures de tirer le canon pour qu'on lève la chaîne du port ; - mais non, on attend encore le capitaine Dispolsen ; il faut au contraire allumer le fanal et voir si celui de Walderhog est allumé, comme l'ordre en a été donné aujourd'hui. Surtout qu'on tienne des rafraîchissements prêts pour le capitaine. - Et, j'oubliais, - qu'on marque pour deux jours de cachot Toric-Belfast, second arquebusier du régiment ; il a été absent toute la journée.

Ainsi parlait le sergent d'armes sous la voûte noire et enfumée du corps de garde de Munckholm, situé dans la tour basse qui domine la première porte du château.

Les soldats auxquels il s'adressait quittèrent le jeu ou le lit pour exécuter ses ordres ; puis le silence se rétablit.

En ce moment, le bruit alternatif et mesuré des rames se fit entendre au dehors. - Voilà sans doute, enfin, le capitaine Dispolsen ! dit le sergent en ouvrant la petite fenêtre grillée qui donne sur le golfe.

Une barque abordait en effet au bas de la porte de fer.

- Qui va là ? cria le sergent d'une voix rauque.  
- Ouvrez ! répondit-on ; paix et sûreté.  
- On n'entre pas ; avez-vous droit de passe ?  
- Oui.  
- C'est ce que je vais vérifier ; si vous mentez, par les mérites du saint mon patron, je vous ferai goûter l'eau du golfe.

Puis, refermant le guichet et se retournant, il ajouta : - Ce n'est point encore le capitaine !

Une lumière brilla derrière la porte de fer ; les verrous rouillés crièrent ; les barres se levèrent, elle s'ouvrit, et le sergent examina un parchemin que lui présentait le nouveau venu.

- Passez, dit-il. Arrêtez cependant, reprit-il brusquement, laissez en dehors la boucle de votre chapeau. On n'entre pas dans les prisons d'état avec des bijoux. Le règlement porte que « le roi et les membres de la famille du roi, le vice-roi et les membres de la famille du vice-roi, l'évêque et les chefs de la garnison, sont seuls exceptés ». Vous n'avez, n'est-ce pas, aucune de ces qualités ?

Le jeune homme détacha, sans répondre, la boucle proscrite, et la jeta pour paiement au pêcheur qui l'avait amené ; celui-ci, craignant qu'il ne revînt sur sa générosité, se hâta de mettre un large espace de mer entre le bienfaiteur et le bienfait.

Tandis que le sergent, murmurant de l'imprudence de la chancellerie qui prodiguait ainsi les droits de passe, replaçait les lourds barreaux, et que le bruit lent de ses bottes fortes retentissait sur les degrés de l'escalier tournant du corps de garde, le jeune homme, après avoir rejeté son manteau sur son épaule, traversait rapidement la voûte noire de la tour basse, puis la longue place d'armes, puis le hangar de l'artillerie où gisaient quelques vieilles couleuvrines démontées que l'on peut voir aujourd'hui dans le musée de Copenhague, et dont le cri impérieux d'une sentinelle l'avertit de s'éloigner. Il parvint à la grande herse,

qui fut levée à l'inspection de son parchemin. Là, suivi d'un soldat, il franchit, suivant la diagonale, sans hésiter et comme un habitué de ces lieux, une de ces quatre cours carrées qui flanquent la grande cour circulaire, du milieu de laquelle sort le vaste rocher rond où s'élevait alors le donjon, dit château du Lion de Slesvig, à cause de la détention que Rolf le Nain y fit jadis subir à son frère, Joatham le Lion, duc de Slesvig.

Notre intention n'est pas de donner ici une description du donjon de Munckholm, d'autant plus que le lecteur, enfermé dans une prison d'état, craindrait peut-être de ne pouvoir se *sauver au travers du jardin*. Ce serait à tort, car le château du Lion de Slesvig, destiné à des prisonniers de distinction, leur offrait, entre autres commodités, celle de se promener dans une espèce de jardin sauvage assez étendu, où des touffes de houx, quelques vieux ifs, quelques pins noirs, croissaient parmi les rochers autour de la haute prison, et dans un enclos de grands murs et d'énormes tours.

Arrivé au pied du rocher rond, le jeune homme gravit les degrés grossièrement taillés qui montent tortueusement jusqu'au pied de l'une des tours de l'enclos, laquelle, percée d'une poterne dans sa partie inférieure, servait d'entrée au donjon. Là, il sonna fortement d'un cor de cuivre que lui avait remis le gardien de la grande herse. - Ouvrez, ouvrez ! cria vivement une voix de l'intérieur, c'est sans doute ce maudit capitaine !

La poterne qui s'ouvrit laissa voir au nouvel arrivant, dans l'intérieur d'une salle gothique faiblement éclairée, un jeune officier nonchalamment couché sur un amas de manteaux et de peaux de rennes, près d'une de ces lampes à trois becs que nos aïeux suspendaient aux rosaces de leurs plafonds, et qui, pour le moment, était posée à terre. La richesse élégante et même l'excessive recherche de ses vêtements contrastaient avec la nudité de la salle et la grossièreté des meubles ; il tenait un livre entre ses mains et se détourna à demi vers le nouveau venu.

- C'est le capitaine ? salut, capitaine ! Vous ne vous doutiez guère que vous faisiez attendre un homme qui n'a point la satisfaction de vous connaître ; mais notre connaissance sera bientôt faite, n'est-il pas vrai ? Commencez par recevoir tous mes compliments de condoléance sur votre retour dans ce vénérable château. Pour peu que j'y séjourne encore, je vais devenir gai comme la chouette qu'on cloue à la porte des donjons pour servir d'épouvantail, et quand je retournerai à Copenhague pour les fêtes du mariage de ma sœur, du diable si quatre dames sur cent me reconnaissent ! Dites-moi, les nœuds de ruban rose au bas du justaucorps sont-ils toujours de mode ? a-t-on traduit quelques nouveaux romans de cette Française, la demoiselle Scudéry ? Je tiens précisément la *Clélie* ; je suppose qu'on la lit encore à Copenhague. C'est mon code de galanterie, maintenant que je soupire loin de tant de beaux yeux... - car, tout beaux qu'ils sont, les yeux de notre jeune prisonnière, vous savez de qui je veux parler, ne me disent jamais rien. Ah ! sans les ordres de mon père !... Il faut vous dire en confidence, capitaine, que mon père, n'en parlez pas, m'a chargé de... vous m'entendez, auprès de la fille de Schumacker ; mais je perds toutes mes peines, cette jolie statue n'est pas une femme ; elle pleure toujours et ne me regarde jamais.

Le jeune homme, qui n'avait pu encore interrompre l'extrême volubilité de l'officier poussa un cri de surprise : - Comment ! que dites-vous ? chargé de séduire la fille de ce malheureux Schumacker !...

- Séduire, eh bien soit ! si c'est ainsi que cela s'appelle à présent à Copenhague ; mais j'en défierais le diable. Avant-hier, étant de garde, je mis exprès pour elle une superbe fraise française qui m'était envoyée de Paris même. Croiriez-vous qu'elle n'a pas levé seulement les yeux sur moi, quoique j'aie traversé trois ou quatre fois son appartement en faisant sonner mes éperons neufs, dont la

molette est plus large qu'un ducat de Lombardie ? - C'est la forme la plus nouvelle, n'est-ce pas ?

- Dieu ! Dieu ! dit le jeune homme en se frappant le front ! mais cela me confond !

- N'est-ce pas ? reprit l'officier, se méprenant sur le sens de cette exclamation. Pas la moindre attention à moi ! c'est incroyable, mais c'est pourtant vrai.

Le jeune homme se promenait, violemment agité, de long en large et à grands pas.

- Voulez-vous vous rafraîchir, capitaine Dispolsen ? lui cria l'officier.

Le jeune homme se réveilla.

- Je ne suis point le capitaine Dispolsen.

- Comment ! dit l'officier d'un ton sévère, et se levant sur son séant ; et qui donc êtes-vous pour oser vous introduire ici, et à cette heure ?

Le jeune homme déploya sa pancarte.

- Je veux voir le comte Griffenfeld ;... je veux dire votre prisonnier.

- Le comte ! le comte ! murmura l'officier d'un air mécontent. - Mais en vérité cette pièce est en règle ; voilà bien la signature du vice-chancelier Grummond de Knud : « Le porteur pourra visiter, à toute heure et en tout temps, toutes les prisons royales. » Grummond de Knud est frère du vieux général Levin de Knud, qui commande à Drontheim, et vous saurez que ce vieux général a élevé mon futur beau-frère.

- Merci de vos détails de famille, lieutenant. Ne pensez-vous pas que vous m'en avez déjà assez raconté ?

- L'impertinent a raison, se dit le lieutenant en se mordant les lèvres. - Holà, huissier ! huissier de la tour ! Conduisez cet étranger à Schumacker, et ne grondez pas si j'ai décroché votre luminaire à trois becs et à une mèche. Je n'étais pas fâché d'examiner une pièce qui date sans doute de Sciold le Païen ou de Havar le Pourfendu ; et d'ailleurs on ne suspend plus aux plafonds que des lustres en cristal.

Il dit, et pendant que le jeune homme et son conducteur traversaient le jardin désert du donjon, il reprit, martyr de la mode, le fil des aventures galantes de l'amazone Clélie et d'Horatius le Borgne.

## IV

*BENVOLIO*

*Où diable ce Roméo peut-il être ? il n'est pas rentré chez lui cette nuit.*

*MERCUTIO*

*Il n'est pas rentré chez son père ; j'ai parlé à son domestique.*

*SHAKESPEARE.*

Cependant un homme et deux chevaux étaient entrés dans la cour du palais du gouverneur de Drontheim. Le cavalier avait quitté la selle en hochant la tête d'un air mécontent ; il se préparait à conduire les deux montures à l'écurie, lorsqu'il se sentit saisir brusquement le bras, et une voix lui cria :

- Comment ! vous voilà seul, Poël ! Et votre maître ? où est votre maître ?

C'était le vieux général Levin de Knud, qui, de sa fenêtre, ayant vu le domestique du jeune homme et la selle vide, était descendu précipitamment et fixait sur le valet un regard plus inquiet encore que sa question.

- Excellence, dit Poël en s'inclinant profondément, mon maître n'est plus à Drontheim.

- Quoi ! il y était donc ? il est reparti sans voir son général, sans embrasser son vieil ami ! et depuis quand ?

- Il est arrivé ce soir et reparti ce soir.

- Ce soir ! ce soir ! mais où donc s'est-il arrêté ? où est-il allé ?

- Il a descendu au Spladgest, et s'est embarqué pour Munckholm.

- Ah ! je le croyais aux antipodes. Mais que va-t-il faire à ce château ? qu'allait-il faire au Spladgest ? Voilà bien mon chevalier errant ! C'est aussi un peu ma faute, pourquoi l'ai-je élevé ainsi ? J'ai voulu qu'il fût libre en dépit de son rang.

- Aussi n'est-il point esclave des étiquettes, dit Poël.

- Non, mais il l'est de ses caprices. Allons, il va sans doute revenir. Songez à vous rafraîchir, Poël. - Dites-moi, et le visage du général prit une expression de sollicitude, dites-moi, Poël, avez-vous beaucoup couru à droite et à gauche ?

- Mon général, nous sommes venus en droite ligne de Berghen. Mon maître était triste.

- Triste ? que s'est-il donc passé entre lui et son père ? Ce mariage lui déplâit-il ?

- Je l'ignore. Mais on dit que sa sérénité l'exige.

- L'exige ! vous dites, Poël, que le vice-roi l'exige ! Mais pour qu'il l'exige, il faut qu'Ordener s'y refuse.

- Je l'ignore, excellence. Il paraît triste.

- Triste ! savez-vous comment son père l'a reçu ?

- La première fois, c'était dans le camp, près Berghen. Sa sérénité a dit : Je ne vous vois pas souvent, mon fils. - Tant mieux pour moi, mon seigneur et père, a répondu mon maître, si vous vous en apercevez. Puis il a donné à sa sérénité des détails sur ses courses du Nord ; et sa sérénité a dit : C'est bien. Le lendemain, mon maître est revenu du palais, et a dit : On veut me marier ; mais il faut que je voie mon second père, le général Levin. - J'ai sellé les chevaux, et nous voilà.

- Vrai, mon bon Poël, dit le général d'une voix altérée, il m'a appelé son second père ?

- Oui, votre excellence.

- Malheur à moi si ce mariage le contrarie, car j'encourrai plutôt la disgrâce du roi que de m'y prêter. Mais cependant, la fille du grand-chancelier des deux royaumes !... À propos, Poël, Ordener sait-il que sa future belle-mère, la comtesse d'Ahlefeld, est ici incognito depuis hier, et que le comte y est attendu ?

- Je l'ignore, mon général.

- Oh ! se dit le vieux gouverneur, oui, il le sait, car pourquoi aurait-il battu en retraite dès son arrivée ?

Ici le général, après avoir fait un signe de bienveillance à Poël, et salué la sentinelle qui lui présentait les armes, rentra inquiet dans l'hôtel d'où il venait de sortir inquiet.

## V

*On eût dit que toutes les passions avaient agité son cœur, et que toutes l'avaient abandonné ; il ne lui restait rien que le coup d'œil triste et perçant d'un homme consommé dans la connaissance des hommes, et qui voyait, d'un regard, où tendait chaque chose.*

*SCHILLER, les Visions.*

Quand, après avoir fait parcourir à l'étranger les escaliers en spirale et les hautes salles du donjon du Lion de Slesvig, l'huissier lui ouvrit enfin la porte de l'appartement où se trouvait celui qu'il cherchait, la première parole qui frappa les oreilles du jeune homme fut encore celle-ci : - Est-ce enfin le capitaine Dispolsen ?

Celui qui faisait cette question était un vieillard assis le dos tourné à la porte, les coudes appuyés sur une table de travail et le front appuyé sur ses mains. Il était revêtu d'une simarre de laine noire, et l'on apercevait, au-dessus d'un lit placé à une extrémité de la chambre, un écusson brisé autour duquel étaient suspendus les colliers rompus des ordres de l'Éléphant et de Dannebrog ; une couronne de comte renversée était fixée au-dessous de l'écusson, et les deux fragments d'une main de justice liés en croix complétaient l'ensemble de ces bizarres ornements. - Le vieillard était Schumacker.

- Non, seigneur, répondit l'huissier ; puis il dit à l'étranger : Voici le prisonnier ; et, les laissant ensemble, il referma la porte, avant d'avoir pu entendre la voix aigre du vieillard, qui disait : Si ce n'est pas le capitaine, je ne veux voir personne.

L'étranger, à ces mots, resta debout près de la porte ; et le prisonnier, se croyant seul, - car il ne s'était pas un moment détourné, - retomba dans sa silencieuse rêverie.

Tout à coup il s'écria : - Le capitaine m'a certainement abandonné et trahi ! Les hommes... les hommes sont comme ce glaçon qu'un Arabe prit pour un diamant ; il le serra précieusement dans son havresac, et quand il le chercha, il ne trouva même plus un peu d'eau.

- Je ne suis pas de ces hommes, dit l'étranger.

Schumacker se leva brusquement. - Qui est ici ? qui m'écoute ? Est-ce quelque misérable suppôt de ce Guldenlew ?

- Ne parlez point mal du vice-roi, seigneur comte.

- Seigneur comte ! est-ce pour me flatter que vous m'appellez ainsi ? Vous perdez vos peines ; je ne suis plus puissant.

- Celui qui vous parle ne vous a jamais connu puissant, et n'en est pas moins votre ami.

- C'est qu'il espère encore quelque chose de moi ; les souvenirs que l'on conserve aux malheureux se mesurent toujours aux espérances, qui en restent.

- C'est moi qui devrais me plaindre, noble comte ; car je me suis souvenu de vous, et vous m'avez oublié. Je suis Ordener.

Un éclair de joie passa dans les tristes yeux du vieillard, et un sourire qu'il ne put réprimer entrouvrit sa barbe blanche, comme le rayon qui perce un nuage.

- Ordener ! soyez le bienvenu, voyageur Ordener. Mille vœux de bonheur au voyageur qui se souvient du prisonnier !

- Mais, demanda Ordener, vous m'aviez donc oublié ?

- Je vous avais oublié, dit Schumacker reprenant son air sombre, comme on oublie la brise qui nous rafraîchit et qui passe ; heureux lorsqu'elle ne devient pas l'ouragan qui nous renverse.

- Comte de Griffenfeld, reprit le jeune homme, vous ne comptiez donc pas sur mon retour ?

- Le vieux Schumacker n'y comptait pas ; mais il y a ici une jeune fille qui me faisait remarquer aujourd'hui même qu'il y avait eu, le 8 mai dernier, un an que vous étiez absent.

Ordener tressaillit.

- Quoi, grand Dieu ! serait-ce votre Éthel, noble comte ?

- Et qui donc ?

- Votre fille, seigneur, a daigné compter les mois depuis mon départ ! Oh ! combien j'ai passé de tristes journées ! j'ai visité toute la Norvège, depuis Christiania jusqu'à Wardhus ; mais c'est vers Drontheim que mes courses me ramenaient toujours.

- Usez de votre liberté, jeune homme, tant que vous en jouissez. - Mais dites-moi donc enfin qui vous êtes. Je voudrais, Ordener, vous connaître sous un autre nom. Le fils d'un de mes mortels ennemis s'appelle Ordener.

- Peut-être, seigneur comte, ce mortel ennemi a-t-il plus de bienveillance pour vous que vous n'en avez pour lui.

- Vous éludez ma question ; mais gardez votre secret, j'apprendrais peut-être que le fruit qui désaltère est un poison qui me tuera.

- Comte ! dit Ordener d'une voix irritée. Comte ! reprit-il d'un ton de reproche et de pitié.

- Suis-je contraint de me fier à vous, répondit Schumacker, à vous qui prenez toujours en ma présence le parti de l'implacable Guldenlew ?

- Le vice-roi, interrompit gravement le jeune homme, vient d'ordonner que vous seriez à l'avenir libre et sans gardes dans l'intérieur de tout le donjon du Lion de Slesvig. C'est une nouvelle que j'ai recueillie à Berghen, et que vous recevrez sans doute prochainement.

- C'est une faveur que je n'osais espérer, et je croyais n'avoir parlé de mon désir qu'à vous seul. Au surplus, on diminue le poids de mes fers à mesure que celui de mes

années s'accroît, et, quand les infirmités m'auront rendu impotent, on me dira sans doute : Vous êtes libre. À ces mots le vieillard sourit amèrement ; il continua :

- Et vous, jeune homme, avez-vous toujours vos folles idées d'indépendance ?

- Si je n'avais point ces folles idées, je ne serais pas ici.

- Comment êtes-vous venu à Drontheim ?

- Eh bien ! à cheval.

- Comment êtes-vous venu à Munckholm ?

- Sur une barque.

- Pauvre insensé ! qui crois être libre, et qui passes d'un cheval dans une barque. Ce ne sont point tes membres qui exécutent tes volontés ; c'est un animal, c'est la matière ; et tu appelles cela des volontés !

- Je force des êtres à m'obéir.

- Prendre sur certains êtres le droit d'en être obéi, c'est donner à d'autres celui de vous commander. L'indépendance n'est que dans l'isolement.

- Vous n'aimez pas les hommes, noble comte ?

Le vieillard se mit à rire tristement. - Je pleure d'être homme, et je ris de celui qui me console. - Vous le saurez, si vous l'ignorez encore, le malheur rend défiant comme la prospérité rend ingrat. Écoutez, puisque vous venez de Berghen, apprenez-moi quel vent favorable a soufflé sur le capitaine Dispolsen. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'heureux, puisqu'il m'oublie.

Ordener devint sombre et embarrassé.

- Dispolsen, seigneur comte ? C'est pour vous en parler que je suis venu dès aujourd'hui. - Je sais qu'il avait toute votre confiance.

- Vous le savez ? interrompit le prisonnier avec inquiétude. Vous vous trompez. Nul être au monde n'a ma confiance. - Dispolsen tient, il est vrai, entre ses mains mes papiers, des papiers même très importants. C'est pour moi qu'il est allé à Copenhague, près du roi. J'avouerai même

que je comptais plus sur lui que sur tout autre, car dans ma puissance je ne lui avais jamais rendu service.

- Eh bien ! noble comte, je l'ai vu aujourd'hui...

- Votre trouble me dit le reste ; il est traître.

- Il est mort.

- Mort !

Le prisonnier croisa ses bras et baissa la tête, puis relevant son œil vers le jeune homme :

- Quand je vous disais qu'il lui était arrivé quelque chose d'heureux !

Puis son regard se tourna vers la muraille où étaient suspendus les signes de ses grandeurs détruites, et il fit un geste de la main comme pour éloigner le témoin d'une douleur qu'il s'efforçait de vaincre.

- Ce n'est pas lui que je plains ; ce n'est qu'un homme de moins. - Ce n'est pas moi ; qu'ai-je à perdre ? Mais ma fille, ma fille infortunée ! je serai la victime de cette infâme machination ; et que deviendra-t-elle si on lui enlève son père ?

Il se retourna vivement vers Ordener.

- Comment est-il mort ? où l'avez-vous vu ?

- Je l'ai vu au Spladgest ; on ne sait s'il est mort d'un suicide ou d'un assassinat.

- Voici maintenant l'important. S'il a été assassiné, je sais d'où le coup part ; alors tout est perdu. Il m'apportait les preuves du complot qu'ils trament contre moi ; ces preuves auraient pu me sauver et les perdre. Ils ont su les détruire ! - Malheureuse Éthel !

- Seigneur comte, dit Ordener en saluant, je vous dirai demain s'il a été assassiné.

Schumacker, sans répondre, suivit Ordener qui sortait, d'un regard où se peignait le calme du désespoir, plus effrayant que le calme de la mort.

Ordener était dans l'antichambre solitaire du prisonnier, sans savoir de quel côté se diriger. La soirée était avancée et la salle obscure ; il ouvrit une porte au hasard et se

trouva dans un immense corridor, éclairé seulement par la lune, qui courait rapidement à travers de pâles nuées. Ses lueurs nébuleuses tombaient par intervalles sur les vitraux étroits et élevés, et dessinaient sur la muraille opposée comme une longue procession de fantômes, qui apparaissait et disparaissait simultanément dans les profondeurs de la galerie. Le jeune homme se signa lentement, et marcha vers une lumière rougeâtre qui brillait faiblement à l'extrémité du corridor.

Une porte était entrouverte ; une jeune fille agenouillée dans un oratoire gothique, au pied d'un simple autel, récitait à demi-voix les litanies de la Vierge ; oraison simple et sublime où l'âme qui s'élève vers la Mère des Sept-Douleurs ne la prie que de prier.

Cette jeune fille était vêtue de crêpe noir et de gaze blanche, comme pour faire deviner en quelque sorte, au premier aspect, que ses jours s'étaient enfuis jusqu'alors dans la tristesse et dans l'innocence. Même en cette attitude modeste, elle portait dans tout son être l'empreinte d'une nature singulière. Ses yeux et ses longs cheveux étaient noirs, beauté très rare dans le Nord ; son regard élevé vers la voûte paraissait plutôt enflammé par l'extase qu'éteint par le recueillement. Enfin, on eût dit une vierge des rives de Chypre ou des campagnes de Tibur, revêtue des voiles fantastiques d'Ossian, et prosternée devant la croix de bois et l'autel de pierre de Jésus.

Ordener tressaillit et fut prêt à défaillir, car il reconnut celle qui priait.

Elle pria pour son père, pour le puissant tombé, pour le vieux captif abandonné, et elle récita à haute voix le psaume de la délivrance.

Elle pria encore pour un autre ; mais Ordener n'entendit pas le nom de celui pour qui elle priait ; il ne l'entendit pas, car elle ne le prononça pas ; seulement elle récita le cantique de la sulamite, l'épouse qui attend l'époux, et le retour du bien-aimé.